

La charité

AUX FEMMES.

1846.

Qui donne au pauvre, prête à Dieu.

Femmes ! l'hiver est là dans toute sa tristesse,
Ramenant avec lui ces longs jours de détresse
Qui répandent le deuil sous plus d'un toit glacé :
Le Pauvre attend quelqu'un pour sauver sa famille ;
À son foyer muet plus de rayon qui brille,
Le pain a disparu, le travail a cessé.

Femmes, à vous le soin de veiller sur sa vie !
À vous de désarmer le bras qui le châtie,
D'alléger son fardeau, d'adoucir son destin !
Car vous êtes l'espoir et l'orgueil de la terre,
Vous êtes ce que Dieu, dans sa bonté de père,
A créé de plus noble, a fait de plus divin.

Ah ! ne démentez pas votre haute origine.
Au nom des jours heureux que le ciel vous destine,
Au nom des dons promis et des bienfaits reçus,
Accordez au Malheur l'appui qu'il vous demande ;
Hâtez-vous, il est temps, d'apporter votre offrande
À ceux que Jésus-Christ appelait ses Élus.

Mais ne vous flattez pas, Femmes au cœur sincère,
De remplir dignement votre saint ministère,
En jetant une obole au tronc de la pitié.
Pour répartir votre or, il faut des mains bien pures.
Parfois en s'écoulant par des routes obscures,
Loin de votre œil distrait il s'en perd la moitié.

Ne croyez pas non plus que ce tribut si tendre,
Imposé par un Dieu qui saura vous le rendre,
Soit payé, tôt ou tard, au gré de ses désirs,
Par quelques faibles dons, presque toujours stériles,
Pendant les soirs d'hiver recueillis dans nos villes
Aux portes des salons consacrés aux plaisirs.

Savez-vous que le Pauvre, à l'aspect de vos fêtes,
À l'éclat des bijoux qui brillent sur vos têtes,
Sur vos seins, à vos bras, sur vos robes de bal,
Par un retour poignant sur sa propre misère,
Trouve son pain plus dur, sa coupe plus amère,
Et succombe, plus vite, à l'empire du mal ?

Savez-vous que, la nuit, s'il rentre en sa demeure
Heurtant sur son grabat une femme qui pleure,
De pauvres enfants nus qui lui disent : J'ai faim ;
Il lui faut un cœur fort, un courage sublime
Pour pardonner au Riche, et résister au crime
Qui lui dit, à son tour : Viens, suis-moi, j'ai du pain !

Femmes, n'aggravez pas des maux trop grands peut-être.
Soyez bonnes pour lui, soyez fières de l'être,
Mais bonnes par amour, et non par vanité.
Femmes ! la Pauvreté, c'est une chose auguste ;
Offrez, avec respect, le denier d'or du juste,
Et ne profanez pas la sainte Charité.

Ne versez pas vos dons en des mains étrangères,
Faites le bien par vous, comme l'ont fait vos mères ;
Il n'est point de devoir et plus noble et plus doux.
Le bien, semé sans bruit, ne tarde pas d'éclore.
Qu'importe à votre cœur que le monde l'ignore !
Il est quelqu'un là-haut qui le saura pour tous.

Allez trouver le Pauvre, allez le voir vous-mêmes,
Faites taire sa haine et cesser ses blasphèmes,
Portez-lui le froment, l'huile, le vin, le miel ;
Réchauffez dans vos bras les enfants sans familles,
Sauvez la vie aux fils, l'honneur aux jeunes filles,
Parlez leur de Marie et montrez-leur le ciel.

Ah ! celles-ci, surtout, protégez-les, o Femmes !
Purifiez ces cœurs et rachetez ces âmes,
Si vous voulez, plus tard, mères jeunes encor,
Que l'ange aux yeux d'azur qui veille sur l'enfance,
De vos filles, un jour, protège l'innocence,
Et touche leurs fronts nus avec sa palme d'or.

Toujours le Pauvre en vous a mis ses espérances.
Par vos propres douleurs instruites aux souffrances,
Vous savez, mieux que nous, en arrêter le cours.
La voix de l'homme effraie et la vôtre console.
Souvent de votre bouche une simple parole
À guéri plus de maux que tous nos vains discours.

Seules vous savez l'art, doux secret de la vie,
De semer sous le chaume un or qui fructifie,
Sans offenser la veuve ou blesser l'orphelin.
Un don, offert par vous, ne fait rougir personne ;
L'aumône disparaît sous la main qui la donne,
Et le bienfait, plus pur, n'en est que plus divin.

Femmes, quand vous irez dans ces réduits humides
Où l'indigence, en pleurs, vous tendra ses mains vides,
Vous sentirez trembler et fléchir vos genoux ;
Votre œil se troublera devant ce tableau sombre,
Ne fuyez pas, restez, n'ayez pas peur de l'ombre ;
Votre cœur vous éclaire, et Dieu marche avec vous.

Sans doute, il vous faudra subir bien des tortures,
Poser vos chastes doigts sur d'immondes blessures,
Braver un air mortel qui révolte les sens,
Regarder à vos pieds se traîner la vieillesse,
Entendre autour de vous bien des cris de détresse,
Sans oser quelquefois en pénétrer le sens ;

Mais aussi, croyez-moi, quand, sur vos mains tremblantes,
Vous sentirez tomber quelques larmes brûlantes,
Pleurs d'une mère, hélas ! qui se voyait mourir ;
Quand, debout, le front nu, l'œil humide de joie,
Remerciant enfin CELUI qui vous envoie,
Le père élèvera la voix pour vous bénir ;

Quand vous verrez l'aïeule, en s'éveillant d'un rêve,
Demander, pauvre aveugle, au fils qui la soulève,
Si c'est un ange, un Dieu, qui vient les consoler,
Et les petits enfants, surpris de leurs richesses,
Sur vos bras maternels sourire à vos caresses,
Et vous tendre leur joue en craignant de parler ;

Ah ! dans un tel instant, ô Reines de la terre,
Votre saint dévoûment recevra son salaire,
Vous verrez s'accomplir votre plus noble vœu :
Un immense bonheur inondera votre âme,
Et le cœur en extase, et le regard en flamme,
Vous direz : Oh ! merci, merci, merci, mon Dieu !

Alors, à votre tour, par un sublime échange,
Vous bénirez le Pauvre exhumé de sa fange,
Et, dans l'enivrement de votre orgueil sauveur,
Femmes, vous donnerez, sans plaintes, sans murmures,
Votre or, vos diamants, et toutes vos parures,
Pour retrouver encor ces instants de bonheur.

Qu'ils sont doux, en effet, à l'âme fière et tendre,
Heureuse d'admirer et digne de comprendre
Toute la sainteté d'une noble action !
Rien n'en peut affaiblir le souvenir austère,
Qui, lentement, sans bruit, s'élève de la terre,
Pour retomber plus tard en trésors de pardon.

Femmes, de ces jours d'or parez votre jeunesse.
Mais hâtez-vous, allez, allez, le danger presse ;
Le Pauvre ne peut pas attendre le printemps :
Il n'en est pas pour lui dans son morne royaume ;
Ainsi que dans son cœur, sous son abri de chaume,
L'hiver, si court pour vous, l'hiver règne en tout temps.

Réduit en esclavage et parqué dans nos villes,
Toujours le front courbé sur des travaux serviles,
Et trop faible, ou trop fier, pour secouer sa croix,
Il ne peut, comme vous, s'enfuir vers nos campagnes,
S'en aller respirer l'air libre des montagnes,
Ni retremper sa force aux sources des grands bois.

Tous ces dons opulents que l'été fait éclore,
Champs parés avec faste au réveil de l'aurore,
Sombres vallons si frais quand le jour s'est enfui,
Ciel lumineux et pur qui brille sur nos plaines,
Ombrages, fleurs, oiseaux, rochers, torrents, fontaines,
Tous ces trésors de Dieu n'existent pas pour lui.

S'il quittait, un seul jour, sa tâche commencée,
Pour vivre, comme nous, par l'âme et la pensée,
Le lendemain peut-être il manquerait de pain ;
Il trouverait, au seuil de sa demeure, un sbire
Qui viendrait enlever à sa femme en délire,
Jusqu'aux langes du fils endormi sur son sein.

Femmes, pitié pour lui ! prévenez sa ruine.
Quels que soient les autels où votre front s'incline,
Quel que soit le symbole adopté par la Foi,
Les hommes sont jugés tous par le même arbitre,
Tous n'ont pour s'éclairer qu'un seul et même titre :
Cet arbitre, c'est Dieu ; ce titre, c'est sa loi ;

Loi sainte que les Rois n'ont pu fausser encore,
Que la raison admire et que le cœur adore,
Impérissable loi de la fraternité,
Loi que choisit le Christ pour base de son temple,
Et dont le dogme pur, proclamé comme exemple,
Se résume en deux mots : Amour et Charité.

Femmes, sachez remplir les devoirs qu'elle impose.
Pour faire des heureux, il faut si peu de chose :
Une obole à la mère, un sourire à l'enfant,
Quelquefois au vieillard un manteau pour l'orage,
Quelquefois moins encor selon la force et l'âge....
Le Pauvre a-t-il, hélas ! le droit d'être exigeant ?

Peut-être, loin de vous, isolés dans le monde,
Poursuivant, l'âme en deuil, leur marche vagabonde,
Errent des malheureux qui vous furent connus.
Ah ! si de ces bannis le sort vous intéresse,
Si dans vos cœurs, pour eux, survit quelque tendresse,
Multipliez vos dons pour qu'ils leur soient rendus.

Femmes, la vie en vous coule ardente et splendide.
Le sort vous a donné, sans se montrer rigide,
Aux unes la richesse, aux autres la beauté ;
Souvent même ces dons, par un doux assemblage,
Éclatent réunis sur vos fronts sans nuage,
Rehaussés noblement par l'auguste bonté.

Mais, dans son vol errant, la fortune infidèle
Peut vous abattre, un jour, d'un seul coup de son aile,
Et vous abandonner pour ne plus revenir ;
Le temps, l'infirmité, le chagrin, la vieillesse,
Tout en vous apportant leur pieuse sagesse,
Flétriront vos attraits si prompts à se ternir.

Reines de notre Éden ! pour braver leur puissance,
Faites-vous aujourd'hui sacrer par l'Indigence,
Faites couler sur vous ses pleurs à flots pressés ;
Et vous reflurirez aussi riches que belles :
Riches du saint trésor de vos vertus nouvelles,
Belles de tout l'éclat de vos bienfaits passés !

Th. WEUSTENRAAD, *Poésies lyriques*, 1848.